

J.Posadas

avril 1966

A l'étape actuelle, tout mouvement nationaliste a tendance à s'amplifier, s'élever, approfondir ses objectifs. Quel que soit, au départ, son niveau de décision et de lutte révolutionnaire, il se propose rapidement de dépasser les fins capitalistes initiales. Et cela se produit même quand il n'obtient pas une victoire immédiate ou même quand il n'a pas pu prendre le pouvoir comme le fit le mouvement de Fidel Castro à Cuba.

Prenons l'exemple du Brésil : si la révolution commence, avec l'appui ou la prédominance des nationalistes, elle se posera rapidement, aussi limité que soit son point de départ, les problèmes qui conduisent à l'instauration de l'Etat ouvrier. Avant même la victoire, le renversement du capitalisme ou l'expulsion de l'impérialisme, la nécessité d'adopter des mesures révolutionnaires socialistes apparaîtra comme une impérieuse évidence.

Dans le cours de la révolution au Congo, en Angola, les révolutionnaires prennent des mesures de type socialiste, bien qu'ils ne les nomment pas ainsi. Le programme de Mulele ne comporte aucune mesure socialiste. Il y a quelques références à la révolution socialiste, mais les points programmatiques économiques et sociaux ne sont pas socialistes. Ils correspondent au programme de la révolution bourgeoise. C'est dans le cours même de la lutte armée que les révolutionnaires congolais recourent à des méthodes propres à la révolution socialiste.

Tout mouvement, qui s'étend et se développe, doit recourir à des mesures économiques et sociales qui correspondent à la révolution socialiste, pour pouvoir se stabiliser, acquérir une autorité sociale. Les expériences de la dernière période montrent que les révolutions nationalistes prennent des mesures économiques et sociales d'étatisations, de partage des terres. Plus aucune révolution nationaliste ne s'en tient à une lutte pour un programme nationaliste. Elles se développent toutes comme des révolutions socialistes.

Etre nationaliste signifie être en mesure d'attirer les masses. La révolution nationaliste ne peut être jugée en fonction du programme pour lequel elle prétend lutter, mais en fonction de l'appui qu'elle reçoit des masses. Dès qu'elles entrent en mouvement, les masses obligent rapidement à une différenciation, et provoquent une crise de direction, obligeant à passer à des mesures socialistes.

C'est un phénomène propre à cette étape historique et qui va en s'amplifiant. Toute révolution aux intentions nationalistes, pour assurer son maintien, devra inévitablement conserver l'appui des masses et celles-ci feront pression pour imposer leurs aspirations socialistes. D'autre part, la révolution nationaliste devra commencer à nationaliser l'économie, si elle veut avancer.

Il existe des différences de niveau entre les révolutions en Afrique, en Asie et en Amérique Latine, dues à des différences de situations sociales, de développement économique et industriel de chaque pays. Mais ces différences tendent rapidement à s'estomper, les processus se rapprochent les uns des autres, se concentrent et tendent à s'élever au niveau supérieur.

Nous ne parlons pas ici de coups d'Etat, comme ceux qui se préparent en Argentine et au Brésil. Une révolution nationaliste, ce n'est pas un simple coup d'état, c'est un mouvement qui attire les masses et qui se propose de changer la société.

Il faut se préparer à intervenir dans cet important processus de révolution nationaliste. Dès le début d'une révolution ce type, il faut tirer les conclusions qui permettent de développer les forces qui existent et qui conduisent à la crise de la politique de coexistence pacifique, de la direction bureaucratique de l'Union Soviétique. Il faut soutenir et encourager l'attitude des dirigeants de l'Etat ouvrier chinois, qui sont en train d'impulser la révolution coloniale. Les déclarations fermes des généraux chinois contre l'impérialisme yankee ont beaucoup d'influence sur la révolution dans le monde, lui donnent force et assurance. De même, la résistance et la lutte héroïque du peuple vietnamien est un centre fondamental de stimulant, d'orientation pour la révolution mondiale. Lorsqu'on veut parler aujourd'hui de courage, de force, de décision, de capacité historique de triompher, on doit parler du Vietcong.

Il faut prévoir que la révolution nationaliste, dans son cours ascendant, va inévitablement adopter des formes de luttes socialistes, des mesures économiques de type socialiste. Cette conclusion n'est pas neuve, mais aujourd'hui, elle peut être généralisée à tous les mouvements révolutionnaires. Nous avons déjà vu antérieurement comment des révolutions qui ont commencé comme des révolutions nationalistes ont adopté le programme de la révolution socialiste quand elles ont pris le pouvoir. Mais maintenant, cela se produit avant même de prendre le pouvoir : les mouvements révolutionnaires nationalistes tendent à prendre des mesures de caractère socialiste, dans le cours même de leur lutte. On peut le voir au Pérou, au Guatemala, à Saint-Domingue etc.. Ce processus tend à se généraliser.

Par contre, la révolution congolaise n'a pas connu cette transformation au cours des luttes et c'est ce qui a déterminé son énorme déficit. C'est aussi vrai pour l'Afrique en général, si on met à part l'Algérie. Il y avait déjà, en Kabylie, par exemple, certaines formes d'organisation de la propriété étatisée, des communes, des coopératives socialistes, des formes de collectivisation côtoyant la petite propriété. Ces pas très limités et faibles de différentes révolutions, tendent aujourd'hui à se généraliser.

C'est avec cette conception qu'il faut intervenir dans la révolution et donner, dès le début, les mots d'ordre et les moyens d'organisation pour atteindre cet objectif. La prise de telles mesures est d'une immense portée : cela permet de raccourcir les délais vers la prise du pouvoir, d'affaiblir l'ennemi en l'empêchant de s'organiser ou de se réorganiser. Ces mesures stimulent les luttes des masses des pays capitalistes. Si dès le début, la révolution prend des mesures d'étatisations immédiates, des mesures socialistes, elle exerce sur les masses du pays et du reste du monde un pouvoir d'attraction invincible. Et ceci est possible parce que les masses du monde se concentrent avec la volonté et la sécurité de renverser le capitalisme. Aujourd'hui, chaque grève met en question le pouvoir capitaliste.

Le Vietnam est l'expression la plus élevée de l'héroïsme humain. Il n'y a pas eu de formes supérieures. Nous répétons ce que nous avons dit dans tous nos articles sur le Vietnam : cette lutte est l'expression la plus élevée de la capacité humaine de résistance à un pouvoir militaire infiniment supérieur. La force du Vietnam ne réside pas seulement dans le courage ou la volonté de combat des masses vietnamiennes, mais essentiellement elle se trouve dans leur

certitude politique de la victoire. Elles sentent que la Chine est à leurs côtés, dont la puissance tient en respect l'impérialisme. Sans la présence de la Chine, l'impérialisme parviendrait à s'imposer.

C'est grâce aux Chinois que l'impérialisme est mis en échec au Vietnam. Les Soviétiques ont essayé de concilier, mais en vain, à cause de l'intervention des Chinois.

Nous rappelons ce que nous disions en 1963 : « le Vietnam signifiera la chute de Krouchtchev ». La bureaucratie a voulu concilier, mais n'y a pas réussi. Ni l'impérialisme, ni les masses vietnamiennes ne peuvent céder. Il y a un front unique objectif entre la bureaucratie et l'impérialisme. Mais les masses du monde, elles, sont unifiées autour du Vietnam. La résistance des masses d'Indochine, transmet aux masses du reste du monde la confiance dans la victoire. Elle montre très clairement quelle est la faiblesse immense du capitalisme mondial et, à l'inverse, la formidable puissance des masses du monde que rien n'empêche de triompher.

La bureaucratie soviétique – Krouchtchev d'abord, Brejnev et Kossyguine ensuite- ainsi qu' Ho Chi Minh ont voulu concilier, mais ils n'ont pas pu. La crise qui couve au sein de l'appareil administratif soviétique exprime aussi que l'Etat ouvrier ne peut supporter ni admettre une invasion du Vietnam du Nord et de la Chine par l'impérialisme. C'est ce qui explique les menaces des maréchaux soviétiques. Tandis que Chelepine va au Vietnam du Nord pour conseiller de négocier avec les Américains (tout en devant en même temps livrer des armes), les masses vietnamiennes, la majorité du Parti Communiste du Vietnam du Nord et du Vietcong, intensifient la lutte et répondent : « les Yankees dehors ». Les masses du monde ne se soumettent pas au terrorisme des armes atomiques impérialistes, mais montrent leur volonté de vaincre.

L'action des masses du Vietnam a un immense effet sur les masses du monde et, entre autres, sur celles de Saint-Domingue. Si on jette un coup d'œil sur une carte du monde on se rend compte que le Vietnam et Saint-Domingue sont parmi les plus petits pays du monde. Or, ils sont au centre de la révolution mondiale. Si les Yankees ont une si grande puissance, que ne le rayent-ils de la carte du monde ! Ils ont les armes atomiques pour le faire. Mais la guerre, ce ne sont pas seulement les armes, c'est aussi l'opinion publique du peuple nord-américain. Si les Yankees avaient le consentement du peuple nord-américain, ils auraient déjà éliminé St-Domingue. S'ils ne redoutaient aucune difficulté intérieure, ils feraient la guerre immédiatement. Ils ont compris que l'invasion de St-Domingue a signifié une énorme perte de leur autorité.

Pendant ce temps, le peuple nord-américain est en train de s'ouvrir à la révolution mondiale. Les prises de position contre la guerre au Vietnam se sont multipliées : de la grève des transports, aux résolutions des étudiants ou du syndicat de l'automobile. Le nombre de gens qui s'opposent à la guerre au Vietnam est chaque fois plus important parmi les ouvriers, les étudiants, les professeurs, la petite-bourgeoisie en général et parmi les Noirs.

Si les Noirs ne se sont pas encore exprimés, c'est parce qu'ils n'en ont pas les moyens, parce que la direction petite-bourgeoise noire ne veut pas entrer en conflit avec l'impérialisme. Celle-ci aurait tous les moyens, si elle le voulait, pour se joindre au prolétariat blanc, à la petite-bourgeoisie pauvre, contre la guerre au Vietnam. S'ils intervenaient au cri de « nous

sommes contre l'agression au Vietnam ! », ils feraient immédiatement le front unique avec la classe ouvrière et la petite-bourgeoisie pauvre blanche. Et c'en serait fini du problème de race et de couleur. Ils ne veulent pas s'opposer à l'impérialisme. Ils réclament des droits civiques, non pour élever la lutte de classe, mais pour avoir une plus grande part du revenu national. Tels sont les objectifs de cette direction petite-bourgeoise.

Les masses veulent autre chose. . Elles veulent pouvoir s'exprimer à travers la lutte de classes. Les masses noires ont un intérêt différent de celui de leur direction petite-bourgeoise. Elles ne sont pas encore entrées en lutte massivement, en exprimant le poids de leurs vingt millions à travers la lutte des classes. Elles ne luttent pas pour des droits civiques abstraits. Derrière ceux-ci, elles voient la lutte des classes. Elles restent relativement paralysées, parce que les ouvriers blancs, les frères de classe, ne se sont pas encore mobilisés. Quand ils le feront, les ouvriers noirs verront aussi qu'il n'y a pas de différence entre la lutte des classes et celle pour les droits civiques.

La lutte pour les droits civiques fait partie de la lutte des classes, mais si elle n'en est pas le niveau le plus élevé. En se mobilisant, les Noirs – et parmi eux, une immense majorité d'ouvriers exploités – prennent conscience que leur situation n'est pas due au fait d'être un Noir, mais au fait d'être un prolétaire. Les ouvriers sentent et vivent cela, à cause de l'influence de la révolution mondiale. C'est aussi pour cela que la direction noire petite-bourgeoise n'a pas intérêt à mobiliser les ouvriers noirs. Seules de petites mobilisations ont eu lieu, dans la région de Pittsburgh. Sur les vingt millions de Noirs, un grand pourcentage est composé de prolétaires. Dans certaines zones, ils sont l'écrasante majorité. La compréhension qu'ils acquièrent va bien plus loin que celle de tous les petits-bourgeois qui se trouvent là. Ils ne se sentent pas attirés par la petite-bourgeoisie, même quand les ouvriers blancs ne bougent pas. Ils ont conscience qu'il s'agit d'un problème de classe.

Le processus de la révolution nationaliste vers l'Etat ouvrier est déterminé par la pression de la révolution mondiale sur les différentes directions nationalistes et par le fait que la bourgeoisie peut chaque fois moins prendre des mesures économiques dans le cadre du marché capitaliste.

Par exemple, actuellement circulent des rumeurs de mouvements «nassériens» dans l'armée en Argentine. Cela veut dire que la question des nationalisations est posée. Guglielmelli et plusieurs autres généraux, déclarent que l'acier, base essentielle de l'économie argentine, doit être produit sous la direction de l'Etat. Ce sont les plus hauts chefs de l'Etat- Major qui parlent ainsi ! Guglielmelli, est directeur de l'Ecole supérieure de guerre. Il disait récemment : « le levier essentiel de l'économie ne doit pas être la propriété privée ».

Il en est de même au Brésil. La prochaine période va mettre en évidence une équipe de militaires dans ce pays, surtout des jeunes officiers, stimulée par la révolution mondiale pour mener de l'avant une politique de nationalisations. La rébellion ou la guerre civile peut éclater sous n'importe quel motif. Le climat de guerre civile est en train de monter au Brésil. Castelo Branco essaie de freiner, de montrer à l'armée qu'elle doit faire des concessions ou qu'elle ne pourra pas contrôler une situation de guerre civile.

En Bolivie, les délais se raccourcissent aussi pour une guerre civile. Au Chili, les déclarations de Frei sont très claires : « ou nous faisons la réforme agraire et quelques étatisations – le cuivre entre autres- pour améliorer le niveau de vie des masses, ou c'est la révolution qui vient ». Au Pérou, malgré les répressions contre la guérilla et l'assassinat de ses dirigeants, De La Puente et Lobaton, la crise gouvernementale se poursuit et le besoin de réformes s'impose pour contenir la révolution.

Nulle part en Asie, comme en Afrique, le capitalisme n'a pu établir son pouvoir. Les mouvements nationalistes se développent et la crise mondiale de l'impérialisme s'approfondit sous les coups du Vietnam et de Saint-Domingue. Pendant que le monde capitaliste recule, pendant que diminue sa capacité de contenir les masses et que s'effondre son pouvoir social, et même si sa puissance économique et militaire subsiste, l'influence de la révolution coloniale s'accroît.

Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine, la crise du capitalisme est galopante, et les masses cherchent de plus en plus à intervenir, les armes à la main. Dans ce processus, le champ d'intervention du capitalisme est de plus en plus limité. Les possibilités de développement d'une bourgeoisie sont très limitées dans tous ces pays. La situation en Algérie est très claire à ce sujet : Boumediène avait fait un coup de force pour retenir la révolution algérienne dans le camp capitaliste. Au lieu de cela, il a dû rechercher un appui en URSS et attaquer les Yankees. Fidel Castro devrait bien expliquer cela, lui qui traitait Boumediène de fasciste et Bouteflika d'agent du fascisme. Voilà que l'Union Soviétique passe un accord avec ce « fasciste », avec ce gouvernement, et le soutient contre les Chinois. De quel côté est la vérité pour Fidel Castro ? Il demande que le cas de Boumediène soit discuté devant les masses, mais pourquoi ne demande-t-il pas que les masses cubaines puissent discuter celui de Guevara ? Pourquoi ne permet-il pas aux trotskystes, aux Chinois, de discuter devant les masses cubaines ?

En Indonésie, l'aile nationaliste bourgeoise a profité de la politique faible du Parti Communiste et des Chinois pour faire un coup d'Etat. Mais quatre mois après ce coup, ils n'ont pas encore pu reculer vers le capitalisme. L'aile conservatrice de l'armée, liée à la bourgeoisie nationale, aux groupes financiers et aux propriétaires fonciers est toujours impuissante à écraser les masses. Elle doit continuellement faire des concessions. Certes, elle réprime et assassine par milliers les révolutionnaires communistes, mais elle ne peut faire progresser son programme politique et économique conservateur. Cette contradiction indique que les masses ne sont nullement absentes. Elles s'expriment indirectement au travers du mouvement de Soekarno qui a obtenu 3 millions de voix et appuie une politique anti-impérialiste. Cela démontre sur deux plans essentiels que la révolution ne recule pas et, au contraire, qu'elle va pousser de l'avant d'autres révolutions nationalistes.

D'autre part, il y a l'Algérie, l'Egypte et la Syrie. Dans ces deux derniers pays, il y a eu plusieurs tentatives contre-révolutionnaires, mais la réaction n'a pas pu triompher. Et si la révolution n'avance pas encore à travers des mesures économiques et sociales, elle avance en général du point de vue politique.

Les mouvements nationalistes – inclus ceux d'origine bourgeoise – n'ont pas de points de référence dans le monde, d'exemples historiques pour se justifier, ils ne peuvent trouver les

moyens économiques ou sociaux dont ils pourraient se prévaloir pour justifier une politique contraire au prolétariat, contraire au progrès socialiste de la révolution. Ils ne peuvent concurrencer les principaux pouvoirs capitalistes ni s'arrêter à des mesures intermédiaires.

Il n'existe plus de révolution coloniale à proprement parler, parce que les objectifs de la révolution dans les pays qui furent des colonies, ne sont plus ceux de la démocratie bourgeoise, mais ceux de la révolution socialiste. Aucune révolution démocratique bourgeoise ne peut plus triompher. L'exemple le plus clair en est le Congo (Zaïre), où le régime de Mobutu est en pleine décomposition, après avoir assassiné Lumumba et essayé pendant des années d'imposer une révolution démocratique bourgeoise.

Par habitude, nous disons encore parfois « révolution coloniale », pour désigner les révolutions dans les pays d'Amérique Latine, d'Asie et d'Afrique, qui partent de mouvements nationalistes et évoluent vers des révolutions socialistes. Elles débutent avec des équipes nationalistes révolutionnaires qui ont le poids social, la force, l'autorité. Mais si ces équipes n'en viennent pas aux tâches de la révolution socialiste, elles finissent par dépérir, se décomposer. On peut citer l'exemple du péronisme en Argentine, du brizolisme au Brésil, du MNR (Mouvement National Révolutionnaire) en Bolivie. A l'inverse, il y a l'exemple positif du MR 13 Novembre du Guatemala, qui commença comme un mouvement nationaliste, connut un début de désintégration par manque d'un programme, mais se mit à revivre à travers le groupe qui tint bon en acceptant le programme du trotskysme, de la révolution permanente, de la révolution socialiste. Bien sûr, il faut tenir compte que cet exemple est limité, puisque cette révolution n'a pas encore triomphé.

La révolution nationaliste ne peut se prolonger indéfiniment comme telle. Dès le départ, elle va tendre à prendre un caractère socialiste. Les secteurs bourgeois qui participent aux révolutions nationalistes, sont impressionnés par ce qui se passe au Vietnam ou à Saint-Domingue. Ils sont intimidés et ont conscience d'être rapidement dépassés par les mobilisations. Par contre, celles-ci sont un stimulant pour les tendances nationalistes qui tâchent d'assumer une fonction de direction révolutionnaire.

Il faut adopter immédiatement des mesures propres à la révolution socialiste en ce qui concerne les formes d'organisation, les droits démocratiques socialistes. C'est le moyen d'élever le niveau de la révolution. Il faut faire par exemple, comme dans l'armée chinoise : établir une démocratie interne, éliminer les grades militaires. Le droit de se trouver à la direction du fait de ses capacités militaires ne signifie pas d'office un droit politique, ni un privilège social. C'est ainsi que le poids des éléments bourgeois dans la révolution nationaliste pourra diminuer. Prenons l'exemple du Brésil : Goulart et Brizola ont eu peur d'aller plus loin. Brizola aurait pu mener un mouvement au succès. Mais il a eu peur d'être débordé. Il ne savait que faire au plan idéologique et politique. Il ne s'agit pas d'une peur personnelle. Il a plus d'une fois démontré son courage. Mais il n'a pas d'idées politiques qui lui donneraient fermeté et solidité. Il ne sait pas comprendre les masses et se limite à certaines combinaisons de mesures socialistes et de moyens bourgeois. Il n'a pas eu confiance dans les masses, alors que celles-ci sont capables de s'organiser, et de vaincre toute opposition bourgeoise et sont décidées à lutter pour le programme de la révolution socialiste, contre l'impérialisme et contre le capitalisme.

Le premier devoir de Brizola est d'organiser un parti qui s'appuie sur un programme contre l'impérialisme, pour l'étatisation, pour la réforme agraire. La bourgeoisie va résister, mais les masses vont le soutenir. Le mouvement brizoliste doit s'appuyer sur l'expérience de l'Algérie, de l'Indonésie et ne rien attendre de sérieux de la part des Goulart ou Kubitschek ou de toute autre opposition bourgeoise.

L'opposition parlementaire qui vient de se manifester contre Castelo Branco cherche seulement de meilleures conditions pour défendre les intérêts de la bourgeoisie. Elle veut utiliser la haine et la résistance populaires, les mobilisations des masses paysannes, les grèves ouvrières à son profit et rien de plus. Ceux qui sont derrière Castelo Branco ne craignent pas cette opposition. Mais ils se rendent compte aussi qu'on ne peut pas continuer comme avant et ils cherchent une voie de compromis. Une telle conciliation bourgeoise est sans effets, car il n'y a aucune marge pour une issue bourgeoise à la crise du Brésil.

Dès le début, il faut prendre des mesures qui permettent l'intervention démocratique des masses pour qu'elles puissent exercer leur force et décider. Tous ces dirigeants bourgeois veulent faire la révolution dans les appareils, sans l'intervention des masses. C'est au Brésil même que va se décider la révolution et non à l'extérieur. Il est certes plus commode de penser en exil, mais c'est à l'intérieur du pays que se fait la révolution. D'ailleurs, en exil, on pense de façon plus conservatrice. Toute direction révolutionnaire se conservatise quand elle perd ses liens avec l'intérieur, avec le programme, la politique, l'idéologie. Loin du lieu de l'action, la direction se conservatise.

Si le petit groupe actuellement en exil, ne se décide pas rapidement à intervenir, il sera dépassé et laissé de côté par les masses et par les nouveaux dirigeants qui sont en train d'émerger. Il faut intervenir dès maintenant, en agitant le programme de la mobilisation des masses, en proposant des mesures d'expropriation et de partage des terres, de défense du droit d'organisation syndicale, du droit de grève, d'occupations d'usines, d'augmentations des salaires. Il faut dénoncer la responsabilité du capitalisme dans les désastres provoqués par les récentes inondations qui ont affecté la population pauvre, et pas les riches.

Les gens vivent dans les bidonvilles, parce qu'ils n'ont rien d'autre pour se loger. Ces inondations ont suscité un sentiment très fort contre le capitalisme. Même si les masses ne peuvent l'exprimer directement, elles sont convaincues que ces catastrophes pouvaient être évitées. Elles voient qu'en face des bidonvilles, il y a des quartiers riches qui ont résisté aux inondations.

Les masses voient aussi ce qui se passe au Vietnam ou à Saint-Domingue. Avec moins d'armes qu'au Brésil, les masses vietnamiennes sont intervenues pour défendre leurs droits et sont en train de triompher. Les enfants de dix ans jugent et brûlent les policiers de l'impérialisme. Les masses des bidonvilles brésiliens ont accumulé une formidable haine contre le capitalisme. Elles ne vont pas attendre Brizola et son mouvement pour s'organiser. Elles veulent s'organiser à l'intérieur du pays, et pas à l'extérieur.

L'Etat ouvrier émergent de la révolution nationaliste n'a pas la même constitution que celui qui surgit d'une révolution prolétarienne. Le mouvement révolutionnaire prolétarien, même s'il ne

prend pas toutes les mesures économiques et sociales socialistes dans le cours de sa lutte révolutionnaire, dispose du programme qu'il peut appliquer dès la prise du pouvoir.

Par contre, le mouvement nationaliste, pour garder et développer ses forces et son assurance, pour se stabiliser et prendre conscience de la possibilité de succès des mesures socialistes, doit commencer à les prendre dans le cours même du processus révolutionnaire. Ces mesures vont renforcer et développer des groupes, des tendances, des noyaux qui pourront s'appuyer sur des réalisations socialistes concrètes. Ceux-ci pourront avoir plus d'influence dans le mouvement nationaliste et le transformer en mouvement socialiste.

Prenons l'exemple de l'Argentine : actuellement, il faut appuyer les secteurs péronistes qui défendent la nécessité des nationalisations. Ces groupes se rapprochent des idées et du programme socialiste après avoir vu par eux-mêmes ce qu'il est possible de faire. Par contre, les Alonso, Vador et c° (dirigeants syndicaux) esquivent et redoutent la question des nationalisations. Ils en ont peur parce qu'ils ne sont pas prêts à lutter pour le socialisme. Ils se proposent simplement de disputer au capitalisme une meilleure part du revenu national.

Les mesures à prendre dans le cours de la révolution concernent les droits démocratiques, le contrôle ouvrier, les milices et visent à poser les bases d'un développement socialiste de la révolution ainsi qu'à donner confiance aux masses. Il faut leur donner une assurance et une confiance idéologiques et s'ouvrir au maximum à l'influence de la révolution mondiale.

Prenons l'exemple de Marquetalia en Colombie - où s'est installé un important mouvement de guérilla - : il faut y faire fonctionner un petit Etat ouvrier et le faire connaître très largement. Cela donnera une immense assurance aux masses de toute la région et du pays et exercera une influence idéologique qui permettra d'élever le niveau de la révolution vers une conscience socialiste.

De telles expériences sont très importantes pour influencer les paysans, leur communiquer la décision et la confiance pour prendre le pouvoir, pour exproprier et redistribuer les terres. Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, les paysans sont un facteur important de la révolution. La distribution des terres représente quelque chose d'essentiel pour que les paysans luttent de façon moins dispersée, moins individuelle, pour qu'ils se rapprochent des villes et acquièrent une plus grande assurance et conscience socialiste.

Le problème historique des relations ville-campagne a une importance fondamentale dans le processus de la révolution. Du fait de ses conditions historiques de travail, le paysan ne tend pas à penser collectivement, ne ressent pas la nécessité de la collectivisation, de l'unification. Il est poussé à la lutte par une aspiration à la propriété privée, pour lui et la famille qui travaille avec lui. Mais les progrès de la révolution coloniale mondiale – qui se sont accomplis surtout dans le monde paysan -, ont donné à la paysannerie plus de confiance dans les idées socialistes et dans la lutte collective pour exproprier massivement les terres et les étatiser et dans la lutte pour prendre le pouvoir. Le paysan est sorti de son isolement et a brisé la vieille idée de résoudre le problème historique de la terre sur une base individuelle et de propriété privée.

La Chine a donné en ce sens un exemple extraordinaire. Un des plus grands déficits de Fidel Castro a été de ne pas avoir su profiter de l'expérience des Chinois pour Cuba. Il n'y a rien à



inventer. L'expérience existe déjà et elle est de plus en plus reprise, comme on peut le voir actuellement avec le Vietcong. La conscience prolétarienne mûrit à travers l'existence des Etats ouvriers et de la révolution, ainsi que par l'action pour le programme de la révolution socialiste. Toute révolution nationaliste doit affronter cette situation et avancer sous peine de se dissoudre. Elle doit prendre des mesures socialistes, développer les tendances révolutionnaires et se fondre à la révolution mondiale.

Il faut rendre un hommage à l'action des masses du Vietnam, au Vietcong. Cet hommage ne sera jamais assez grand. Il en est de même pour la Chine, qui participe à cette lutte. La direction du gouvernement chinois, du Parti Communiste s'appuie inmanquablement sur le peuple chinois. Les 200 millions de miliciens sont une base d'appui très importante du gouvernement chinois. Nous invitons Fidel Castro à s'appuyer sur cette situation pour voir autre chose que les Soviétiques. L'aide économique de ceux-ci, tout en étant nécessaire et importante, ne doit pas faire oublier de prendre exemple sur le peuple chinois et ses milices. C'est avec ces milices que les masses chinoises vont arrêter le char de la bureaucratie et faire avancer la révolution. L'influence de la Chine sur le Vietcong est immense. Les paysans du monde entier observent tout cela.

Chaque jour, des secteurs plus importants de la petite-bourgeoisie, des étudiants, des techniciens sont gagnés à la révolution socialiste. Dans une première étape, la radicalisation de ces secteurs prend le chemin du nationalisme, car ils ne sont pas attirés par le réformisme et la politique de conciliation des partis communistes et socialistes ou des syndicats, quand ceux-ci existent. Mais en même temps qu'ils se rangent derrière le nationalisme, ils imposent parfois des mesures socialistes.

Prenons l'exemple des militaires de Carupano – au Venezuela. Ces militaires cherchaient un moyen d'imposer la démocratie et ils se sont directement incorporés à la révolution et ils étaient prêts à recevoir l'influence de la révolution socialiste. S'ils n'ont rien organisé, c'est parce que ni les communistes, ni les socialistes, ni les Cubains ne furent capables de les comprendre, et leur étaient même opposés. Ils ont donc continué sur la voie démocratique bourgeoise, ce qui les a conduit à l'échec. S'ils avaient appelé à s'organiser pour le programme de la révolution socialiste, s'ils avaient appelé les paysans à occuper les terres, les ouvriers à occuper les usines, à se mobiliser pour les étatisations, ils auraient transformé ce mouvement en direction socialiste de la révolution. Cet exemple permet de voir qu'il est possible de transformer rapidement les mouvements nationalistes en mouvements pour la révolution socialiste. Cela est également vrai pour le mouvement étudiant, qui est très sensible à l'avance de la révolution.

Au fur et à mesure que le mouvement nationaliste se mobilise, des différenciations se produisent dans la capacité de compréhension et dans le développement de la conscience politique des groupes, des équipes. Il faut voir que des secteurs importants peuvent être gagnés au socialisme. Il faut penser que l'immense majorité des masses ne se limitent pas au nationalisme. En Amérique Latine, les masses suivent des directions ou des programmes nationalistes, dans l'attente de la révolution socialiste. Elles mettent leurs pas dans ceux des directions nationalistes, mais ne sont pas attirées par les programmes nationalistes.

Dans ces conditions, il est important de maintenir l'action indépendante du Parti de la classe ouvrière, sans quoi on entrave ou on élimine toute possibilité de faire peser les idées

révolutionnaires et on dépend toujours des hésitations et des indécisions de la direction nationaliste. Celle-ci est timide, elle laisse l'ennemi gagner du temps et se réarmer. Les masses, par contre, ont un désir permanent d'avancer. L'action indépendante de la classe ouvrière est d'une importance immense pour influencer sur la petite-bourgeoisie.

L'influence de la révolution socialiste va se développer bien plus vite que les possibilités de rétention qu'ont encore les directions bourgeoises ou petites-bourgeoises capitalistes. Il faut donc intervenir de toutes ses forces pour développer les tendances socialistes révolutionnaires contre les secteurs bourgeois et, en même temps, gagner une influence politique en luttant immédiatement pour les étatisations, la collectivisation, les coopératives, les communes, pour la démocratie socialiste dans tous les organes de pouvoir, inclus dans l'armée..

Il faut discuter de tout intégralement, comme le fait le Vietcong et que chaque militant soit, à la fois, chef, soldat, ouvrier et dirigeant. Il faut intervenir en ce sens dès le début pour stimuler et impulser la révolution et construire des éléments de l'Etat ouvrier. De cette façon, on peut au mieux élever la capacité collective d'idées, de créations, d'interventions, de recherches de solutions. On élimine les conflits intérieurs, on donne une plus grande homogénéité au développement socialiste de l'économie. On gagne de l'assurance pour agir. Chacun a le rendement de dix personnes.

Telles doivent être les normes de toute révolution coloniale. Mais tant que les masses n'interviennent pas socialement et politiquement, elles ont un rendement limité, tant sur le plan économique qu'au plan des initiatives politiques d'organisation et de direction.

Il faut considérer que toute révolution coloniale contient en puissance les conditions de formation d'un Etat ouvrier. C'est pourquoi, il faut maintenir avec intransigeance l'action indépendante du parti de la classe ouvrière. Sans cela, sa capacité d'influencer avec des idées révolutionnaires s'entrave et s'annule et la classe ouvrière reste soumise aux espoirs placés dans la direction nationaliste. La timidité et l'indécision de la direction nationaliste donne l'occasion à l'ennemi de se réarmer, gagner des positions, semer la confusion dans la classe ouvrière. L'action indépendante de la classe est primordiale pour pouvoir influencer sur la petite-bourgeoisie.

Un exemple notable est celui de l'Argentine : le prolétariat attire la petite-bourgeoisie lorsqu'il montre sa force dans la grève générale. Dans les élections, par contre, il ne l'attire pas parce qu'il se présente dans un compromis avec la direction bourgeoise péroniste. Lorsqu'il se différencie de cette direction, il n'est pas vu comme un agent du péronisme, mais comme le centre qui affronte et triomphe de la bourgeoisie.

Un autre exemple notable est celui de Saint-Domingue : la population est encore dirigée par des secteurs radicalisés de la petite-bourgeoisie qui sont en train de lutter pour déloger le capitalisme, même sans avoir encore adopté un programme marxiste. Cette lutte conduit objectivement au renversement du capitalisme. La population est en train d'intervenir directement et échappe au contrôle des directions bourgeoises. En luttant contre l'impérialisme à Saint-Domingue, elle est en train de liquider la seule forme de pouvoir capitaliste possible dans ce pays.

Les mots d'ordre à mettre en avant à Saint-Domingue sont : assemblée nationale constituante – gouvernement ouvrier et paysan – organisation de communes dans les campagnes, de comités de quartier, de syndicats dans les usines – organisation des soviets dans l'assemblée constituante pour y imposer un gouvernement ouvrier et paysan – étatisation des terres et collectivisation de la production – étatisation des banques – monopole du commerce extérieur. Nous invitons la Révolution Cubaine à lancer cet appel. C'est correct, mais insuffisant d'accuser l'impérialisme, il faut aussi le renverser et organiser la lutte sur base de ce programme. La révolution nationaliste va rapidement acquérir un caractère socialiste dans ses prochains développements. Malgré leur peur, les nationalistes doivent organiser des équipes qui vont suivre ce programme.

L'expérience des soviets de l'Union Soviétique doit être divulguée et suivie. Il faut faire des discussions politiques, des cours sur la révolution socialiste, sur les problèmes de l'économie, du pouvoir de l'Etat, des liens entre l'économie et la politique. Il faut mener une discussion jusqu'au sein de l'armée sur l'élimination des grades et sur le pouvoir politique dans l'armée. Il faut faire connaître l'expérience des Bolchéviques et celle que développent actuellement les Chinois. C'est la façon de préparer les conditions pour pratiquer la démocratie socialiste.

Il faut développer les organes de pouvoir démocratique et la démocratie socialiste au travers des soviets. Il faut montrer ce que sont les soviets, comment ils fonctionnent. Tout cela va servir à la construction de l'Etat ouvrier. Pour que la révolution puisse se développer, la participation active de toutes les masses est indispensable. Même s'il faut poursuivre une lutte armée ou une guerre, il faut en même temps continuer à faire des assemblées, des discussions, des activités politiques permanentes.

Il faut aussi défendre l'indépendance syndicale de la classe ouvrière. L'indépendance du prolétariat est nécessaire tant que la direction regroupe des tendances petites-bourgeoises, révolutionnaires bourgeoises et des tendances prolétariennes. Le prolétariat doit avoir ses propres organes syndicaux et politiques. Le front unique établi dans le processus révolutionnaire doit être sous la pression constante de l'action indépendante des masses. Il faut chercher à incorporer les paysans, et surtout les secteurs les plus arriérés, dans une intervention politique directe, dans la discussion. Même à un niveau local très limité, il faut prendre et exercer ce pouvoir.

Les soviets et les communes sont des organes fondamentaux. Les paysans doivent les voir fonctionner pour comprendre leur importance. Le paysan a rompu son isolement national et local. Il s'est ouvert à la révolution socialiste et se rapproche du prolétaire. La petite-bourgeoisie radicalisée reçoit, dans tous les pays du monde, l'influence de la révolution mondiale. L'impérialisme accroît son pouvoir militaire et économique, mais réduit constamment sa capacité, son autorité sociale et politique. Il perd chaque jour davantage ses points d'appui dans le monde et ne fait plus confiance qu'à sa puissance militaire et à ses armes atomiques. Cela donne une base formidable pour avoir de l'audace, pour transformer la révolution nationaliste, quel que soit son point de départ, en révolution socialiste.

Le rôle du parti révolutionnaire dans ce processus est fondamental. Dans les pays où il n'existe pas de tendance révolutionnaire politique organisée – le trotskysme étant une petite minorité – il

faut s'appuyer sur la centralisation des masses dans les syndicats. Mais l'indépendance du parti doit être maintenue. Celui-ci doit mener une activité constante, intransigeante, tout en appuyant ses alliés dans les luttes, même quand ceux-ci ne l'acceptent pas. Mais il faut, en même temps, observer et critiquer les limitations de l'allié nationaliste, montrer qu'il est possible d'aller plus loin. Il faut aller vers la base de ce mouvement et lui faire comprendre le caractère socialiste de ses aspirations.

Si la direction est bourgeoise ou petite-bourgeoise, le parti révolutionnaire doit chercher à impulser la base, la mettre en contradiction avec sa direction et appuyer ses critiques envers cette direction. Tout en maintenant son action indépendante, le parti doit faire comprendre à ces directions la nécessité de lutter pour la révolution socialiste.

Sans attendre, il faut que partout les masses exercent leur contrôle, afin que les directions reçoivent l'influence de la décision et de la conscience socialiste des masses. Si Fidel Castro avait fait cette politique vis-à-vis de l'Amérique Latine, la moitié des pays seraient déjà des Etats ouvriers. S'il avait compris depuis le début la nécessité de s'appuyer les masses, l'influence de la révolution cubaine sur les masses latino-américaines aurait été beaucoup plus profonde.

Le Vietcong, par contre, a eu une immense influence sur les masses du monde entier, qui ont vu le chemin à prendre pour battre l'impérialisme et pour déloger le capitalisme. Toutefois, le « programme de l'entente des quatre classes », prôné par les Chinois limite la portée de cette influence. Au lieu de cela, le Vietcong devrait réaliser la réforme agraire dès qu'il occupe une zone, liquider le pouvoir capitaliste et appeler à la nationalisation totale.

Il devrait faire cet appel, ainsi que les Chinois. Ce serait une impulsion formidable pour le Laos, le Cambodge, la Birmanie, la Thaïlande et toutes ces régions d'Asie où la révolution est en train d'avancer. Cela aurait un effet immense pour décomposer le pouvoir capitaliste. Le Vietcong mène cette politique mais sans la généraliser. Il accepte toujours le programme dit des « quatre classes ». Les masses du Vietcong doivent prendre la direction d'un front unique dans tout le Sud-Est asiatique, sur la base de l'expropriation des terres, de la formation des milices. L'impérialisme serait liquidé très rapidement.

Dans ce processus nationaliste révolutionnaire, le parti de la classe ouvrière doit maintenir son indépendance et chercher à accroître son influence, son autorité, sa capacité d'action. Le développement du parti est la condition irremplaçable pour le progrès et la transformation de la révolution nationaliste en socialiste.

L'Etat ouvrier doit se préparer, non seulement en prenant des mesures d'expropriations du capitalisme, mais aussi en organisant l'intervention des masses. Celles-ci doivent pouvoir sentir qu'elles sont irremplaçables, qu'elles sont maîtres de l'économie. En acquérant cette confiance, elles voient que le pouvoir ne dépend pas de l'un ou l'autre dirigeant, mais de leur propre intervention.

Pour stabiliser l'avance de la révolution vers l'Etat ouvrier, il faut prendre des mesures d'étatisation de l'économie, des mesures impulsant la démocratie socialiste, c'est à dire, les

soviets et les communes, le fonctionnement politique permanent dans l'armée, dans le syndicat. Il faut tendre à organiser et unifier les différentes révolutions. Toutes les grèves, les mobilisations militaires en Amérique Latine, en Afrique ou en Asie à cette étape ont la possibilité concrète d'être un facteur de développement de la révolution socialiste.

Il faut s'appuyer sur la centralisation des masses dans les syndicats dans les pays où il n'y a pas de tendances révolutionnaires de masses organisées. Les syndicats doivent intervenir dans les révolutions nationalistes comme des centres organisateurs des masses et se transformer en parti de la classe ouvrière : parti ouvrier basé sur les syndicats, avec le programme de la révolution socialiste. Cette lutte est essentielle pour donner au parti les points d'appui nécessaires à son action. Les syndicats dans les pays d'Asie, d'Afrique, d'Amérique Latine, peuvent jouer le rôle d'organiseurs et de centraliseurs des masses. Les guérillas qui se développent dans ces pays doivent au service du processus nationaliste révolutionnaire et de ces besoins. Les masses ont besoin de centres politiques d'unification et les syndicats jouent ce rôle au Pérou, comme en Bolivie, en Argentine ou au Brésil.

La révolution nationaliste, dirigée par la petite-bourgeoisie nationaliste, ne peut résoudre le problème de la direction politique, ni se transformer spontanément en direction capable d'organiser une action indépendante de la part des masses. De là vient la nécessité d'impulser les syndicats à remplir cette fonction, en même temps que de développer la révolution socialiste. Les masses exploitées doivent se centraliser dans leurs syndicats et leurs organismes de classe pour pouvoir construire le parti ouvrier basé sur les syndicats, basé sur le programme d'expropriation des terres, le partage des terres entre les paysans, l'alliance ouvrière et paysanne, l'étatisation de toutes les propriétés impérialistes.

Les guérillas, partout où elles se sont constituées, doivent contribuer à cette action des masses dans les syndicats. Dans le cas contraire, elles perdent des forces et se défont. Les masses ne vont pas quitter leurs centres de production dans lesquelles elles se sont organisées et se sentent fortes, pour partir dans la sierra. La guérilla peut jouer transitoirement un rôle de décomposition de l'ennemi, elles peuvent affaiblir l'ennemi et stimuler ainsi l'intervention des masses. Mais les centres vitaux de la production restent décisifs.

Les syndicats et les guérillas jouent des rôles différents. Les centres vitaux sont les syndicats paysans et ouvriers. Les guérillas doivent lancer des appels aux masses, à occuper les terres, les aider à organiser des syndicats paysans et ouvriers et les protéger. Les milices et les guérillas doivent être un complément des luttes et de l'organisation du prolétariat et de la paysannerie sur les lieux de travail et de production. Les prochaines luttes en Amérique Latine vont prendre ce cours.

Les guérillas tendent de plus en plus à se transformer en milices. Autrement elles tendent à la stagnation, comme actuellement au Pérou, au Venezuela, en Colombie. Par contre, au Guatemala, la guérilla tend à se développer avec le MR-13 Novembre, sur base du programme de la révolution socialiste – c'est à dire le programme trotskyste. En Bolivie, les milices ouvrières sont à moitié inertes dans la mesure où elles manquent de fonctionnement, et ne se sont pas lancées dans la lutte pour disputer le pouvoir au capitalisme. Mais chaque fois qu'elles sont entrées en lutte, elles ont démontré leur capacité de battre l'armée. Mais elles se sont désintégrées car elles n'ont pas élevé leurs objectifs jusqu'à imposer un pouvoir ouvrier effectif

sur tout le pays. Les milices en Bolivie sont une conquête des masses qui ne va pas disparaître. Ce sont elles qui ont permis le fonctionnement des mines nationalisées et la défense de chaque centre gagné par la classe ouvrière. Mais le prolétariat n'est pas parvenu à se donner un programme de lutte pour le pouvoir prolétarien, pour l'alliance des ouvriers et des paysans, pour l'expropriation de la terre et le développement de coopératives socialistes. Les milices ont cherché à s'unir pour se défendre et non pour prendre le pouvoir.

Voilà les conclusions à poser en ce qui concerne les milices ouvrières de Bolivie. Nous avons appelé les masses d'Amérique Latine à les appuyer. Les milices n'ont pas été un échec, elles n'ont pas progressé plus par manque d'un programme pour organiser le renversement du capitalisme. Dans les prochains combats, les masses boliviennes vont s'appuyer sur la tradition des milices et sur le programme de Pulacayo et Colquiri (programmes anticapitalistes et anti-impérialistes adoptés par les congrès de la COB en 1947 dans ces deux villes). Les milices d'usines, de mines, les milices paysannes entreront alors en lutte avec l'objectif du renversement du capitalisme, ce qu'elles n'ont jamais fait jusqu'à présent. Cette expérience n'a pas été vaine pour les masses boliviennes. Dans les prochaines étapes elles vont réorganiser les milices pour renverser le capitalisme.

C'est sur cette expérience que doivent s'appuyer les guérillas de Colombie, du Venezuela, du Pérou ou du Guatemala. Les milices sont irremplaçables. Les guérillas sont transitoires, mais les milices sont permanentes, elles sont le pouvoir ouvrier organisé sous forme militaire sur le lieu de travail. C'est là que les masses se sentent une force formidable et voient que l'économie dépend d'elles. Alors, elles sentent directement la force pour se servir des milices comme d'un instrument de transformation de la société. Les guérillas sont éloignées des centres de production et de décision sociale. Même si elles peuvent jouer un rôle fondamental dans une première étape, ce sera l'organisation des milices qui sera le facteur fondamental.

Dans la révolution nationaliste qui est en train de se transformer en révolution socialiste, l'organisation militaire sous forme de milices sera indispensable pour mener de l'avant la révolution. Il faut des milices territoriales en liaison avec la production, et qui appliquent la démocratie socialiste. Là est la base pour développer la révolution nationaliste en révolution socialiste.

Les Chinois doivent intervenir pour élever l'expérience de la révolution et aider au développement de la révolution nationaliste petite-bourgeoise en révolution socialiste. Leur aide peut prendre de multiples formes : armes, argent, vivres, instructeurs. Fidel Castro doit également le faire. Mais le plus important est que les Chinois donnent l'exemple à l'intérieur même de la Chine, avec le développement de la démocratie socialiste, des communes et des soviets, en menant la lutte ouvertement contre la droite et les tendances conservatrices, en provoquant immédiatement des discussions publiques. Une telle attitude aurait des conséquences formidables et donnerait les bases pour une organisation gigantesque des milices dans tout le monde. Là est la forme la plus élevée, la plus complète de l'aide que les Chinois peuvent apporter pour transformer, développer la révolution nationaliste en révolution socialiste.

La IVe Internationale appelle à apporter tout l'appui à la révolution coloniale, sans tergiverser si cela a pour conséquence d'accélérer le déclenchement de la guerre par l'impérialisme. Cette guerre sera, de toutes manières, soumise au développement de la révolution. Les masses

nord-américaines interviendront également et elles verront que le développement de la révolution va en leur faveur. Elles se sentent unies aux masses du monde, à la révolution. Au cours de la guerre, elles lutteront pour le renversement du capitalisme. Mais ce sont les intérêts de la révolution mondiale qui doivent, avant tout, conduire à l'appui inconditionnel de la révolution coloniale. L'intervention de l'impérialisme US contre la révolution coloniale va faire comprendre aux masses nord-américaines que celui-ci vise à empêcher le progrès de l'humanité.

C'est là une des plus grandes craintes de l'impérialisme. C'est pour cela qu'il intervient au Vietnam en se cachant derrière « la défense de la démocratie ». Pourquoi ? Il doit cacher ses objectifs réels et se présenter comme un défenseur de la démocratie, aux yeux de la petite-bourgeoisie et d'une partie du prolétariat qui lui donnent encore un certain appui social. Les masses qui le soutiennent encore ne soutiendraient pas une contre-révolution ouverte. L'impérialisme essaie de gagner des délais historiques pour contenir la révolution et le soulèvement des masses nord-américaines, tout en préparant la guerre atomique. Mais il agit, de toutes façons, avec une conscience aiguë de ne pas avoir d'avenir. Pour cette raison, par exemple, il ne consacre pas de budget ni de scientifiques à la recherche de médicaments contre les effets d'une bombe atomique. Il se sent déjà vaincu et ne se prépare pas pour le futur.

Nous appelons à la participation des masses dans la lutte armée pour le renversement de l'impérialisme et de ce qui reste du capitalisme. A bas la diplomatie secrète ! A bas les discussions secrètes des Etats ouvriers avec les pays capitalistes ! la discussion doit être publique, planifiée entre les Etats ouvriers et soumise aux intérêts de tous les Etats ouvriers et du socialisme, aux intérêts de tous et non d'un seul Etat !

Nous appelons au Front Unique, à la formation de l'Internationale Communiste de masses, sur la base du programme anti-impérialiste et anticapitaliste, sur la base de l'appui inconditionnel à la révolution coloniale quel que soit son point de départ.

J. POSADAS